

Vv. 1-2.

Saint Jérôme. Il nous faut maintenant répandre du sang sur notre livre et sur le seuil de nos demeures, entourer d'un ruban d'écarlate la maison où nous prions, tenir dans la main une bandelette d'écarlate comme Zara, afin de pouvoir raconter le sacrifice de la vache rousse dans la vallée des victimes (*Ex 12; Jos 2; Gn 28; Nb 19*). L'Evangéliste commence le récit de la passion de Jésus Christ par ces paroles : «Or, deux jours après était la fête de Pâques,» etc.

Bède. La pâque, en hébreu *phase*, ne tire point son étymologie et sa signification du mot *passion*, comme plusieurs le pensent, mais du mot passage, parce que l'ange exterminateur, à la vue du sang dont les portes des Israélites étaient marquées, passa sans les frapper (*Ex 12*); ou bien, parce que le Seigneur passa pour ainsi dire au-dessus de son peuple pour lui porter secours. (*Ex 13*)

Saint Jérôme. Ou bien le mot *phase* veut dire *passage*, et le mot *pascha*, *immolation*. Or, l'immolation de l'agneau pascal, et le passage du peuple à travers la mer Rouge ou l'Egypte, figurent la passion de Jésus Christ et la rédemption de son peuple délivré de l'enfer, alors que le Seigneur nous visite après deux jours, c'est-à-dire dans la pleine lune de l'âge parfait du Christ, afin que nous puissions manger les chairs de l'Agneau immaculé, qui ôte les péchés du monde dans une même maison, dans l'Eglise catholique, sans aucune partie ténébreuse dans notre âme, avec les chaussures de la charité et les armes de la justice.

Bède. D'après l'Ancien Testament, il y avait cette différence entre la fête de Pâques et celle des azymes, que le nom de Pâques était exclusivement réservé au jour où l'agneau était immolé sur le soir, c'est-à-dire le quatorzième jour de la lune du premier mois. La fête des azymes, instituée en souvenir de la sortie d'Egypte, succédait immédiatement à la fête de Pâques le quinzième jour de la lune, et durait sept jours, c'est-à-dire jusqu'au soir du vingt et unième jour du même mois. Cependant les Evangélistes mettent indifféremment le jour des azymes pour la pâque, et la pâque pour le jour des azymes. Voilà pourquoi saint Marc dit ici : «Or, deux jours après c'était la fête de Pâques et des azymes,» parce que la loi commandait de célébrer la pâque avec des pains azymes. Et nous aussi qui célébrons une pâque perpétuelle, nous devons sans cesse nous efforcer de passer de ce monde.

Saint Jérôme. C'est des princes du peuple qu'est sortie l'iniquité dans Babylone, eux dont le devoir était de préparer le temple et les vases sacrés, et de se purifier selon les prescriptions de la loi pour manger l'agneau pascal, «Et les princes des prêtres et les scribes cherchaient comment ils pourraient s'emparer de lui par la ruse et le mettre à mort.» Le chef mort, tout le corps devient sans force. Voilà pourquoi ces misérables s'attaquent à la tête pour la faire périr. Ils veulent éviter ce jour de fête qui se présente à eux, car il n'est point de fête pour ceux qui ont perdu la miséricorde et la vie : «Et ils disaient : Non pas durant la fête, de peur qu'il n'y ait quelque tumulte parmi le peuple.»

Bède. Ces paroles sont claires, ils craignent non pas une sédition, mais que le peuple, venant au secours de Jésus, ne l'arrache de leurs mains.

Théophylacte. Cependant c'était Jésus Christ lui-même qui avait fixé le temps de sa passion, et il voulut être crucifié pendant la fête de Pâques, parce qu'il était lui-même la véritable pâque.

Vv. 3-9.

Bède. Notre Seigneur, prêt de souffrir pour le monde tout entier, et de racheter toutes les nations par l'effusion de son sang, s'arrête à Béthanie, c'est-à-dire dans la maison de l'obéissance : «Or, comme il était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux,» etc.

Saint Jérôme. Le faon revient toujours à son gîte, ainsi le Fils obéissant à son Père jusqu'à la mort, nous demande à nous aussi une obéissance semblable (*Ph 2, 8*).

Bède. L'Evangéliste dit : «Dans la maison de Simon le lépreux,» non qu'il le fût encore; mais comme le seigneur l'avait guéri précédemment de la lèpre, il lui conserve son ancien nom pour rappeler le souvenir de cette guérison miraculeuse.

Théophylacte. Quoique les quatre Evangélistes parlent de cette femme qui répandit son parfum sur la tête du Sauveur, ce n'est pas cependant une seule et même personne, mais il faut en admettre deux, l'une dont parle saint Jean, sœur de Lazare, qui répandit des parfums sur le Seigneur, six jours avant la pâque, l'autre, dont parlent les trois autres Evangélistes. Si vous voulez même y faire plus d'attention, vous trouverez trois femmes distinctes; saint Jean nous parle de la première, saint Luc de la seconde, et les deux autres Evangélistes de la troisième. En effet, celle dont saint Luc raconte l'action est appelée une femme de mauvaise vie, et vint trouver Jésus vers le milieu de sa vie évangélique. Celle, au contraire, dont parlent saint Matthieu et saint Marc, vint aux approches de la passion, et rien ne nous autorise à croire qu'elle fut une femme pécheresse.

Saint Augustin. (*de l'accord des Evang.*, 2, 79.) Pour moi, je pense qu'il faut nécessairement admettre qu'il n'y a eu qu'une seule femme, Marie la pécheresse, qui vint alors se jeter aux pieds de Jésus, et qui réitéra deux fois cette action, une première fois comme le raconte saint Luc, lorsqu'elle vint le trouver dans les sentiments de l'humilité et de la componction la plus vive, et en obtint le pardon de ses péchés. Saint Jean fait allusion à ce fait, en commençant le récit de la résurrection de Lazare, et avant que Jésus vint à Béthanie : «Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur, et qui essuya ses pieds avec ses cheveux, et son frère Lazare était malade.» (*Jn* 11,2) La même action qu'elle réitéra à Béthanie est tout à fait différente de la première, dont parle saint Luc, et se trouve racontée dans les mêmes termes par les trois autres Evangélistes. Saint Matthieu et saint Marc disent, il est vrai que le parfum fut répandu sur la tête du Seigneur, saint Jean sur les pieds; il nous faut donc entendre tout simplement que cette femme répandit le parfum non-seulement sur la tête, mais sur les pieds du Seigneur. Si quelque esprit difficile s'appuie sur ce que S. Marc nous dit, que c'est après avoir brisé le vase qu'elle répandit le parfum sur la tête, pour prétendre qu'il ne put en rester assez pour en répandre sur les pieds; un esprit droit et chrétien lui répondra que ce vase n'était pas tout à fait brisé, et que le parfum ne fut pas entièrement répandu; ou bien encore, qu'elle répandit le parfum sur les pieds avant que le vase qui contenait le parfum destiné tout entier à la tête, ne fut brisé.

Bède. L'albâtre est une espèce de marbre blanc, veiné de diverses nuances, dont on façonne des vases destinés à contenir des parfums, et qui a la propriété, dit-on, de les préserver de toute altération. Le nard est un arbuste aromatique, dont la racine est très-dense, courte, noire et fragile. Quoiqu'il soit plein de sève, cet arbuste répand une odeur semblable à celle des cyprès, il est amer au goût, ses feuilles sont petites et serrées, le sommet de cet arbuste s'épanouit en épis, aussi les parfumeurs vantent-ils à la fois les épis et les feuilles du nard, et saint Marc spécifie ce parfum en disant que c'était un parfum de nard d'épi très précieux, c'est-à-dire que le parfum que Marie vint offrir au Seigneur, venait non-seulement de la racine, mais des épis et des feuilles du nard, ce qui ajoutait à son prix, en augmentant son odeur et ses propriétés.

Théophylacte. Ou bien suivant l'étymologie du mot grec *νιότης*, c'était un parfum de nard véritable, c'est-à-dire sans aucun mélange étranger, et dans toute la pureté de sa nature première.

Saint Augustin. (*de l'accord des Evang.*, 2,78) Il semblerait qu'il y a contradiction entre le récit de saint Matthieu et de saint Marc qui, après avoir dit que la pâque se fera dans deux jours, racontent que Jésus était en Béthanie, où le parfum fut répandu sur lui, et le récit de saint Jean qui rapporte que ce fut six jours avant la pâque que Jésus vint en Béthanie, où eut lieu ce même fait qu'il va raconter. Mais ceux qui se laissent arrêter par cette difficulté ne réfléchissent pas que c'est par récapitulation que saint Matthieu et saint Marc ont rapporté ce fait qui se passa en Béthanie, non pas deux jours, mais six jours avant Pâque.

CHAPITRE XIV

Saint Jérôme. An sens mystique, Simon le lépreux est la figure d'abord du monde infidèle, et puis de ce même monde devenu fidèle; cette femme avec son vase est le symbole de la foi de l'Eglise qui dit : «Le nard répandu sur moi a exhalé son parfum.»(Ct 1,11) Ce nard est véritable et sincère, c'est-à-dire mystique et précieux, la maison qui est remplie de ce parfum, c'est le ciel et la terre; le vase qui est brisé, ce sont les désirs charnels que l'on brise contre ce chef, par lequel tout le corps est joint et uni avec une si juste proportion (Ep 4,13), alors que ce chef s'assied et s'humilie pour se rendre accessible à la foi de cette femme pécheresse. Elle s'élève des pieds à la tête, et de la tête redescend par la foi jusqu'aux pieds, c'est-à-dire qu'elle va du Christ à ses membres.

«Quelques-uns en furent indignés en eux-mêmes, et ils disaient : Pourquoi cette perte ?» La figure appelée synecdoque emploie indifféremment le singulier pour le pluriel, et le pluriel pour le singulier. L'infortuné Judas trouve ici sa perte dans ce qui devrait être son salut, et le figuier qui porte les fruits de la vie devient pour lui un lacs qui donne la mort. Son avarice couvre un mystère de foi, car notre foi est achetée trois cents deniers par les dix sens soit intérieurs, soit extérieurs, triplés par le corps, l'âme et l'esprit.

Bède. «Et ils murmuraient contre elle,» ce que nous devons entendre non des Apôtres dévoués à la personne de Jésus, mais de Judas, dont il est ainsi question au pluriel.

Théophylacte. On peut dire que plusieurs des disciples blâmèrent l'action de cette femme, parce qu'ils avaient souvent entendu Jésus Christ leur recommander le devoir de l'aumône; mais l'indignation de Judas avait un autre motif, c'était l'amour de l'argent, et une honteuse avarice; aussi saint Jean ne parle que du reproche que l'avarice hypocrite inspira contre cette femme au perfide disciple, «Ils murmuraient contre elle,» c'est-à-dire ils lui faisaient de la peine et la couvraient de reproches et d'injures. Or, le Seigneur reprend à son tour ses disciples qui voulaient mettre obstacle au pieux désir de cette femme. «Jésus leur dit : Laissez-la, pourquoi lui faites-vous de la peine ?» Elle avait fait son offrande, et ils la blâmaient et la repoussaient avec dureté.

Origène. (*Traité 25 sur S. Matth.*) Ils se plaignaient de la perte de ce parfum qu'on pouvait vendre très cher pour en donner le prix aux pauvres; plaintes et reproches injustes, car il était convenable que la tête de Jésus Christ fut parfumée de cette sainte et riche effusion. Aussi que leur répond le Sauveur ? «Ce qu'elle vient de me faire est une bonne œuvre.» L'éloge éclatant qu'il fait de cette action nous invite puissamment à couvrir la tête du Sauveur de parfums odoriférants et précieux, et à mériter aussi qu'on dise de nous que nous avons fait une bonne œuvre à l'égard de Jésus Christ notre chef. En effet, tant que durera cette vie, nous aurons toujours des pauvres qui auront besoin du secours de ceux qui ont fait des progrès dans la doctrine, et qui sont devenus riches dans la sagesse de Dieu, mais malgré tous nos efforts, nous ne pouvons avoir jour et nuit avec nous le Fils de Dieu, c'est-à-dire le Verbe et la sagesse de Dieu. «Vous aurez toujours des pauvres avec vous, leur dit-il, et lorsque vous voudrez, vous pouvez leur faire du bien, mais vous ne m'aurez pas toujours.»

Bède. Il veut parler ici de sa présence corporelle dont ils ne devaient plus jouir après sa résurrection, comme alors dans l'intimité d'une vie commune.

Saint Jérôme. Il dit encore : «Elle a fait une bonne œuvre à mon égard, parce que la foi de celui qui croit en Dieu lui est imputée à justice (Gn 12,6; Rm 4,3; Ga 3,6; Jc 2,23); car autre chose est de croire à Dieu, et autre chose est de croire en Dieu, c'est-à-dire de se jeter entièrement dans ses bras.

«Elle a fait ce qui était en son pouvoir, elle a répandu ses parfums sur mon corps pour me rendre par avance les devoirs de la sépulture.»

Bède. C'est-à-dire vous croyez que ce parfum est perdu, il sert par avance à ma sépulture.

CHAPITRE XIV

Théophylacte. Elle a été comme inspirée de Dieu en répandant des parfums sur mon corps en vue de ma sépulture, paroles propres à confondre le traître disciple, à qui Jésus semble dire : Comment osez-vous accuser cette femme qui embaume mon corps par avance pour ma sépulture, et ne songez-vous point à vous accuser vous-mêmes qui me livrez à la mort ? Le Seigneur fait ensuite deux prédictions distinctes, la première, que son Evangile sera prêché dans tout l'univers; la seconde, que l'action de cette femme ne cessera de recueillir des éloges. «En vérité, je vous le dis, dans tout l'univers où sera prêché cet Evangile, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire,» etc.

Bède. Fait digne de remarque ! Marie s'est couverte de gloire dans tout l'univers par l'hommage qu'elle a rendu au Seigneur, tandis que celui qui ose blâmer son action est devenu l'objet de la réprobation universelle. Cependant notre Seigneur se contente de donner à l'action de cette femme la louange qu'elle mérite, et se tait sur le châtiment réservé au sacrilège disciple.

Vv. 10-11.

Bède. L'infortuné Judas vent compenser par le prix qu'il espère de la vente de son Maître, la perte qu'il croyait avoir faite par ce parfum répandu : «Et Judas Iscariote, l'un des douze, s'en alla trouver les princes des prêtres, pour leur livrer Jésus.»



Saint Jean Chrysostome. (*serm. sur la passion*). Pourquoi me faire connaître sa patrie, plut à Dieu qu'il fut permis d'ignorer jusqu'à son nom ! Mais il y avait un autre disciple, appelé Judas, fils de Jacques ou Zélotes, et c'est pour prévenir la confusion qui aurait pu naître de l'identité de nom, que l'Evangéliste distingue Judas de celui-ci. Toutefois, il ne dit pas : Judas le traître, pour nous apprendre, à son exemple, à éviter tout ce qui peut porter atteinte à la réputation du prochain. Cependant en spécifiant qu'il est l'un des douze, il fait ressortir la conduite abominable de ce traître; car Jésus avait d'autres disciples, mais ils ne vivaient pas dans son intimité, et n'étaient pas honorés comme Judas de sa confiance. Les douze, au contraire, étaient des disciples éprouvés, c'était comme l'escorte royale, et c'est de ses rangs que sortit ce traître disciple.

Saint Jérôme. Il n'était du reste un des douze que numériquement, et non par ses vertus, il était un des douze par le corps, et non par l'esprit. Aussitôt qu'il fut sorti, il s'en alla vers les princes des prêtres, et Satan entra dans son âme, car tout être animé tend à se réunir à son semblable.

CHAPITRE XIV

Bède. «Il s'en alla,» donc ce n'étaient point les princes des prêtres qui l'appelaient, aucune nécessité ne le pressait, c'est par le libre choix de sa volonté criminelle qu'il forme ce noir dessein.

Théophylacte. L'Evangéliste ajoute : «Pour le leur livrer,» c'est-à-dire pour leur faire connaître les moments où il était seul; car ils craignaient de s'emparer de lui quand il enseignait la foule qui aurait pu prendre sa défense. Or, il promet de le leur livrer dans les mêmes termes dont s'était servi autrefois le démon son maître. «Je vous donnerai toute cette puissance.» (Lc 4,6) «En l'écoutant, ils eurent beaucoup de joie, et ils promirent de lui donner de l'argent.» Ils promettent de l'argent, et ils perdent la vie, et au moment où il reçoit cet argent, le traître perd lui-même la vie.

Saint Jean Chrysostome. (*serm. sur la trahison de Judas.*) O avarice insensée du traître ! L'avarice est la source de tous les maux, elle retient les âmes captives, elle les étreint de chaînes multipliées, elle efface en eux tout souvenir, et montre jusqu'où l'esprit de l'homme peut porter la folie : Victime de cette passion insensée, Judas a tout oublié : la vie intime avec son divin Maître, la table qui les réunissait, ses enseignements, ses conseils, ses douces persuasions. Ecoutez en effet la suite : «Et il cherchait l'occasion de leur livrer.»

Saint Jérôme. Mais on ne trouve jamais l'occasion d'accomplir une perfidie sans que la vengeance ne la suive d'une manière ou de l'autre.

Bède. Qu'il en est beaucoup aujourd'hui qui sont pleins d'horreur pour le crime abominable à leurs yeux de Judas, qui vend pour une somme d'argent son Seigneur, son Maître et son Dieu; et qui ne cherchent nullement à l'éviter. Car lorsqu'ils sacrifient à des présents, les droits de la charité et de la vérité, que font-ils autre chose que de trahir Dieu qui est la charité et la vérité par essence ?

Vv. 12-16.

Saint Jean Chrysostome. (*serm. sur la trahison de Judas, comme précéd.*) Tandis que Judas débattait le prix de sa trahison, les autres disciples étaient préoccupés de la préparation de la pâque. «Et le premier jour des azymes,» etc.

Bède. Ce premier jour des azymes était le quatorzième jour du premier mois, où les Juifs devaient jeter tout levain, et immoler la pâque, c'est-à-dire l'agneau pascal vers le soir. C'est à cet usage que l'Apôtre fait allusion, lorsqu'il dit : «Jésus Christ est notre agneau pascal qui a été immolé pour nous.» (1 Co 5) Il n'a été attaché à la croix que le jour suivant, c'est-à-dire le quinzième jour de la lune, cependant la nuit même du jour où l'agneau pascal était immolé, il adonné à ses disciples, avec le pouvoir de les célébrer, les mystères de son corps et de son sang, il a été saisi et garrotté par les Juifs, et il a ainsi consacré les prémices de son sacrifice.

Saint Jérôme. Les pains azymes que l'on mange avec des choses amères, c'est-à-dire avec des laitues sauvages, sont la figure de notre rédemption, et l'amertume, l'emblème de la passion du Sauveur.

Théophylacte. La question des disciples : «Où voulez-vous que nous allions,» prouve évidemment que Jésus Christ n'avait aucun domicile, ni les disciples aucune demeure en propre, car s'ils en avaient eu, ils y auraient conduit le Seigneur.

Saint Jérôme. Cette question : «Où voulez-vous que nous allions ?» nous apprend encore à régler nos pas et nos démarches sur la volonté de Dieu. Notre Seigneur nous fait aussi connaître avec qui il doit manger la pâque, et selon sa coutume dont nous avons parlé plus haut, il envoie deux de ses disciples : «Il envoya donc deux de ses disciples, et leur dit : Allez dans la ville.»

Théophylacte. Il choisit parmi ses disciples Pierre et Jean, comme nous l'apprend saint Luc, et les envoie vers un homme inconnu, nous indiquant ainsi qu'il pourrait éviter sa passion, si telle

CHAPITRE XIV

était sa volonté, car celui qui savait que cet homme inconnu était disposé à recevoir ses disciples, ne pouvait-il pas changer les dispositions de ses ennemis ? Il leur donne même un signe auquel ils reconnaîtront la maison, en ajoutant : «Vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau.»

Saint Augustin. (*de l'acc. des Evang.*, 2, dern. chap.) Le vase que porte cet homme est une cruche, suivant saint Marc, une amphore, suivant saint Luc; l'un désigne l'espèce, l'autre la forme; mais l'un et l'autre sont dans la vérité.

Bède. Une preuve manifeste de la présence de la divinité, c'est que Jésus, tout en parlant avec ses disciples, sait ce qui doit se passer ailleurs, «Et ses disciples s'en allèrent, et ils préparèrent la pâque,» etc.

Saint Jean Chrysostome. (*serm. sur la Trah. de Jud.*) Ce n'était pas encore notre pâque, mais la pâque des Juifs; c'était Jésus Christ, qui non-seulement devait établir, mais devenir lui-même notre pâque. Mais pourquoi a-t-il voulu la manger ? Parce qu'il s'est assujéti à la loi pour racheter ceux qui étaient sous la loi (*Ga* 4,4-5), et mettre lui-même un terme à la loi. Et afin que personne ne soit tenté de dire qu'il n'a détruit la loi, que parce que son accomplissement lui paraissait trop dur, trop pénible et au-dessus de ses forces, il a voulu l'accomplir tout d'abord avant de l'annuler.

Saint Jérôme. Au sens mystique, la ville c'est l'Eglise, qui est entourée du mur de la foi; cet homme que les disciples rencontrent, c'est le premier peuple; la cruche d'eau, c'est la loi de la lettre.

Bède. Ou bien l'eau est le bain salutaire de la grâce; la cruche figure la fragilité de ceux qui devaient faire connaître cette grâce au monde.

Théophylacte. Celui qui a été baptisé, porte comme un vase plein d'eau, et celui qui porte ainsi son baptême, marche vers le repos en vivant conformément à la raison, et jouit du repos et de la paix comme dans sa maison : «Suivez-le,» ajoute notre Seigneur.

Saint Jérôme. Suivez celui qui vous conduira sur les hauteurs où Jésus Christ lui-même devient votre nourriture. Le maître de la maison, c'est l'apôtre saint Pierre, à qui le Sauveur a confié le soin de sa maison, afin qu'il y eût unité de foi sous un seul pasteur. Cette grande salle, c'est la grande Eglise de Dieu, où l'on fait connaître le nom du Seigneur, et qui est ornée de la variété des vertus et des diverses langues des peuples.

Bède. Ou bien, cette grande salle, au sens spirituel, est la loi qui, sortant des limites étroites de la lettre, reçoit le Sauveur sur les lieux élevés, c'est-à-dire, sur les parties les plus hautes de l'esprit. C'est avec dessein que le nom soit du porteur d'eau, soit du maître de la maison, est passé sous silence, afin que tous ceux qui veulent célébrer la véritable pâque, c'est-à-dire, recevoir les sacrements de Jésus Christ, et qui désirent lui offrir l'hospitalité dans leurs cœurs, sachent qu'ils en ont le pouvoir.

Théophylacte. Ou bien encore, le maître de la maison c'est l'intellect qui nous montre cette grande salle, c'est-à-dire, les pensées élevées. Cependant tout élevée qu'elle est, elle éloigne de toute vaine gloire et de toute enflure, elle s'abaisse et s'égale par l'humilité. C'est dans cette salle, c'est-à-dire, dans une âme ainsi disposée que Pierre et Jean, c'est-à-dire, l'action et la contemplation, préparent la pâque à Jésus Christ.

Vv. 17-21.

Bède. Après avoir prédit sa passion, le Seigneur prédit également la trahison de Judas, pour lui offrir l'occasion de se repentir (*Sg* 12,10; 29,21) de son infâme dessein, lorsqu'il verrait que ses pensées étaient découvertes : «Le soir étant venu, il vint avec les douze, et comme ils étaient à table, il leur dit : L'un de vous me trahira.»

CHAPITRE XIV

Saint Jean Chrysostome. (*Serm. sur la trahis, de Jud.*) Nous voyons ici évidemment que notre Seigneur ne découvrait pas à tous indifféremment ce perfide disciple, pour ne pas augmenter son impudence; mais il ne tait pas non plus complètement son noir dessein, de peur que la persuasion qu'il n'était pas connu ne le rendit plus audacieux pour consommer sa trahison.

Théophylacte. Mais comment pouvaient-ils être assis et couchés pour la Cène, puisque la loi commandait de manger la pâque en se tenant debout ? Il est vraisemblable qu'ils avaient commencé par manger la pâque légale, et qu'ils se sont assis ensuite au moment où le Sauveur allait instituer sa propre pâque.



Saint Jérôme. Le soir de ce jour est la figure du soir du monde. C'est vers la onzième heure qu'arrivent les derniers ouvriers qui sont les premiers à recevoir le denier de la vie éternelle (*Mt 20*). Tous les disciples sont également touchés par leur maître, et comme les cordes d'une lyre bien accordée, ils répondent avec une harmonie parfaite et d'une voix unanime : «Ils commencèrent à s'attrister, et chacun d'eux lui demandait : Est-ce moi ?» Un seul, comme une corde détendue et imbibée de l'amour de l'argent, lui dit : «Est-ce moi, Seigneur ?» comme nous le lisons dans saint Matthieu.

Théophylacte. Les autres Apôtres furent attristés de la parole du Seigneur, car bien qu'étrangers à ce criminel dessein, ils s'en rapportent beaucoup plus à celui qui connaît le cœur de tous les hommes qu'à eux-mêmes.

«Il leur répondit : C'est l'un des douze qui met la main au plat avec moi.»

Bède. C'était Judas qui, tandis que les autres sont attristés et retirent la main, avance la sienne et la porte au plat avec son maître. Le Sauveur venait de dire précédemment : «L'un de vous me trahira.» Le traître disciple persévérant dans son coupable dessein, il le lui reproche plus ouvertement, mais sans le désigner par son nom.

Saint Jérôme. Il dit : «L'un des douze,» qui se sépare d'eux, c'est ainsi que le loup sépare des autres la brebis qu'il veut prendre, et la brebis qui sort de la bergerie est exposée sans défense à la dent des loups. Un premier et un second avertissement n'ont pu détourner Judas du

CHAPITRE XIV

sentier de la trahison, notre Seigneur lui prédit donc son châtement, afin que la perspective des supplices qui l'attendent, triomphe de celui qui n'a point cédé à la honte d'un si grand crime : «Et pour le Fils de l'homme, il s'en va, comme il est écrit de lui.»

Théophylacte. Cette expression : «Il s'en va,» prouve que sa mort est toute volontaire et nullement forcée.

Saint Jérôme. Mais comme il en est beaucoup qui, à l'exemple de Judas, font des œuvres dont le résultat est bon, mais absolument sans aucune utilité pour eux, notre Seigneur ajoute : «Cependant, malheur à l'homme par lequel le Fils de l'homme sera livré.»

Bède. Aujourd'hui encore, malheur à l'homme qui s'approche indignement de la table du Seigneur; à l'exemple de Judas, il trahit le Fils de l'homme, et le livre non aux Juifs coupables, mais à ses membres esclaves du péché.

«Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né.»

Saint Jérôme. Il eut été préférable qu'il restât toujours caché dans le sein de sa mère, car il vaut mieux ne pas exister que d'exister pour une vie de tourments.

Théophylacte. Si l'on considère la fin que Dieu s'est proposée, il vaudrait mieux pour lui qu'il existât, s'il n'était pas devenu un traître, car Dieu l'avait créé pour le bien; mais dès qu'il tombe dans ce profond abîme de malice, il valait mieux pour lui ne point exister.

Vv. 22-25.

Bède. Toutes les cérémonies de l'ancienne pâque étant terminées, Jésus en vient à la nouvelle; et à la chair et au sang de l'agneau, il substitue le sacrement de son corps et de son sang : «Et tandis qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, pour prouver qu'il était celui à qui le Seigneur a dit avec serment (*He* 5-7) : «Vous êtes prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech.» (*Ps* 109)

«Et l'ayant béni, il le rompit.»

Théophylacte. C'est-à-dire qu'il rendit grâces avant de le rompre, c'est ce que nous faisons nous-mêmes, en y ajoutant d'autres prières.

Bède. Il rompt lui-même le pain qu'il présente à ses disciples, pour montrer que la fraction de son corps était la suite d'un plan qu'il avait tracé lui-même. Il bénit le pain, parce qu'en effet, il a, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, rempli d'une vertu divine la nature qu'il a prise pour souffrir. Il bénit le pain et le rompt, et montre ainsi qu'il a daigné soustraire à la mort l'humanité dont il s'est revêtu, faire éclater la puissance d'immortalité qui est en elle, et nous enseigner qu'il la ressusciterait promptement dans sa personne.

«Et il leur dit : Prenez, ceci est mon corps.»

Théophylacte. C'est-à-dire ce que je vous donne maintenant, ce que vous recevez de mes mains. Le pain n'est pas seulement la figure du corps de Jésus Christ, mais il est changé au corps de Jésus Christ lui-même; car notre Seigneur a dit : «Le pain que je donnerai est ma chair.» Cependant nous ne voyons point la chair de Jésus Christ à cause de notre faiblesse; le pain et le vin sont des aliments accommodés à notre usage; si la chair et le sang nous étaient présentés dans leur état naturel, nous n'aurions pu nous résoudre à les prendre. Aussi notre Seigneur, pour condescendre à notre faiblesse, conserve les apparences du pain et du vin, mais change le pain et le vin en sa chair et en son sang.

Saint Jean Chrysostome. (*serm. sur la trah. de Judas.*) Et maintenant encore, Jésus Christ est encore là, c'est lui-même qui a orné cette table, c'est lui encore qui la consacre. Ce n'est point



l'homme qui change les dons offerts au corps et au sang de Jésus Christ, c'est Jésus Christ lui-même qui a été crucifié pour nous. Les paroles sortent de la bouche du prêtre, mais elles reçoivent leur consécration de la puissance et de la grâce de Dieu. C'est par cette parole : «Ceci est mon corps,» que les dons offerts sont consacrés, et de même que ces paroles : «Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre,» n'ont été dites qu'une fois (*Gn 9,1*), et produisent cependant leurs effets dans tous les temps pour la génération des êtres par l'intermédiaire de la nature; ainsi cette parole du Sauveur n'a été dite qu'une fois, et cependant jusqu'à ce jour, et jusqu'à l'avènement du Sauveur, elle donne au sacrifice toute sa force sur tous les autels de l'Eglise catholique.

Saint Jérôme. Au sens mystique, le Seigneur donne à son corps qui est l'Eglise actuelle, la forme de pain. On s'unit à ce corps par la foi, il est béni par la multiplication de ses membres, il est rompu par les souffrances, il est donné dans les exemples de vertu, reçu par l'enseignement, il se change dans le calice au sang de Jésus Christ mêlé d'eau et de vin, pour nous purifier de nos fautes, et tout à la fois pour nous racheter des supplices que nous avons mérités. C'est par le sang de l'agneau que les maisons des Hébreux sont préservées de l'ange exterminateur, et leurs ennemis sont ensevelis dans les eaux de la mer; c'étaient des symboles figuratifs de l'Eglise de Jésus Christ, «Et prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna.» C'est par la grâce, en effet, et non point par nos mérites que nous avons été sauvés.

Saint Grégoire le Grand. (*Mor.*, 2,24) Nous le voyons à l'approche de sa passion, prendre du pain et rendre grâces. Celui qui a pris sur lui la peine due aux châtements des autres, rend grâces à Dieu; celui dont la vie n'offre pas l'ombre d'une faute, bénit humblement dans sa passion. En supportant avec tant de patience les châtements dus aux forfaits des autres, il veut nous enseigner comment nous devons supporter les châtements que méritent nos propres iniquités, et ce que doit faire le serviteur que Dieu châtie, alors que lui, l'égal de son Père, lui rend grâces des souffrances qu'il endure.

CHAPITRE XIV

Bède. Le vin du calice du Seigneur est mêlé d'eau et figure ainsi que nous devons demeurer en Jésus Christ, et Jésus Christ en nous, car au témoignage de saint Jean, les eaux représentent les peuples. Il n'est permis à personne d'offrir ou du vin seul, ou de l'eau seule, une telle offrande semblerait vouloir séparer la tête des membres, et signifier ou que Jésus Christ a pu souffrir sans l'amour de notre rédemption, ou que nous pouvons être sauvés, et mériter d'être offerts à Dieu sans nous unir à sa passion.

«Et ils en burent tous.»

Saint Jérôme. Heureuse ivresse, satiété salubre, qui daigne communiquer à l'âme une sobriété d'autant plus grande qu'elle est plus abondante.

Théophylacte. Quelques auteurs prétendent que Judas n'a point participé aux divins mystères, mais qu'il sortit avant que le Seigneur les eût distribués à ses disciples. D'autres, au contraire, soutiennent qu'il reçut le corps sacré du Sauveur.

Saint Jean Chrysostome. (*serm. sur la trah. De Judas*) Jésus Christ offrait son sang à celui-là même qui allait le vendre, afin qu'il pût y puiser la rémission de ses péchés, s'il avait voulu renoncer à son impiété.

Saint Jérôme. Judas but donc à ce calice du salut, mais il ne fut point rassasié et n'éteignit point la soif que produit le feu éternel, parce qu'il reçut indignement les mystères de Jésus Christ; car son sacrifice ne peut purifier ceux qui se sont entraînés dans le bourbier infect de la cruauté, et que des pensées dépourvues de raison précipitent dans le crime.

Saint Jean Chrysostome. (*serm. sur la trah. de Judas.*) Qu'il n'y ait donc aucun Judas à la table du Seigneur; ce sacrifice est une nourriture spirituelle. Or, de même que la nourriture corporelle, lorsqu'elle trouve l'estomac chargé d'humeurs contraires, ne fait que le rendre plus malade; ainsi cette nourriture spirituelle, lorsqu'elle entre dans une âme souillée par le péché, rend sa perte plus certaine, non par l'effet de sa nature, mais par la mauvaise disposition de celui qui la reçoit. Que l'âme soit donc pure de toute souillure, que cette pureté s'étende jusqu'aux pensées, parce que c'est ici le sacrifice de toute pureté.

«Et il leur dit : Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance.»

Bède. Notre Seigneur établit ici le caractère qui distingue la nouvelle alliance de l'ancienne, qui fut consacrée par le sang des boucs et des taureaux, que Moïse répandait sur le peuple en disant : «Voici le sang de l'alliance que le Seigneur a faite avec vous. » (*Ex 24,8*) «Qui sera répandu pour plusieurs.»

Saint Jérôme. Car il ne purifie pas tous les hommes de leurs péchés.

" En vérité je vous le dis : Je ne boirai plus, » etc.

Théophylacte. C'est-à-dire, je ne boirai plus de ce vin jusqu'à la résurrection, il appelle sa résurrection son royaume, parce que c'est alors qu'il a régné en vainqueur sur la mort. Après sa résurrection, il but et mangea avec ses disciples, leur prouvant ainsi qu'il était bien le même qui avait souffert. Le vin qu'il boit alors est nouveau, c'est-à-dire qu'il le boit d'une manière différente et toute nouvelle; car il n'a plus un corps passible qui ait besoin de nourriture, son corps est à la fois immortel et incorruptible; voici donc l'explication de ces paroles : la vigne, c'est le Seigneur lui-même; le fruit de la vigne, ce sont les mystères, et l'intelligence secrète qu'en donne celui qui enseigne la science à l'homme (*Ps 92*) Or, dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire dans le siècle futur, il boira avec ses disciples les mystères et la sagesse, en nous enseignant, en nous révélant alors des vérités nouvelles dont il nous dérobe ici-bas la connaissance.

CHAPITRE XIV

Bède. Ou bien dans un autre sens, cette vigne du Seigneur c'est la synagogue au témoignage d'Isaïe : «La vigne du Seigneur des armées, nous dit-il, c'est la maison d'Israël.» (*Is* 5) C'est donc au moment où le Sauveur marche de lui-même au devant de sa passion, qu'il dit à ses disciples : «Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne,» c'est-à-dire en d'autres termes : Je ne me complairai plus dans les cérémonies charnelles de la synagogue, parmi lesquelles l'immolation de l'agneau pascal tenait le premier rang; car voici venir le temps de ma résurrection, voici venir ce jour où en possession du royaume de Dieu, élevé sur les hauteurs d'une gloire immortelle, je serai avec vous comblé de joie à la vue du salut de ce peuple régénéré aux sources de la grâce spirituelle.

Saint Jérôme. Remarquons que notre Seigneur change la nature du sacrifice, mais sans changer le temps où il était offert. Il nous apprend ainsi à ne jamais célébrer la cène au seigneur, avant le quatorzième jour de la lune. Celui qui célébrerait la résurrection le quatorzième jour serait obligé de célébrer la cène au onzième, ce qui ne s'est jamais fait ni sous la loi ancienne, ni sous la loi nouvelle.

Vv. 26-31.

Théophylacte. Ils avaient rendu grâce avant de boire le calice du salut, ils rendent grâce après l'avoir bu : «Et après le cantique d'actions de grâce, ils s'en allèrent sur la montagne des Oliviers.» Apprenez ici à rendre aussi grâce à Dieu avant et après vos repas.

Saint Jérôme. Cet hymne est un cantique de louanges au Seigneur, comme il est dit au Psaume 21, 28-32 : «Les pauvres mangeront et seront rassasiés, et ceux qui chercheront le Seigneur célébreront ses louanges.» Et encore : «Tous les grands de la terre mangeront et adoreront.» Le Sauveur nous enseigne encore qu'il était doux et désirable pour lui de mourir pour nous, puisqu'au moment d'être livré à ses ennemis, il offre à Dieu un hymne de louanges. Il nous apprend enfin, lorsque nous sommes surpris par l'affliction, à ne point nous laisser aller à la tristesse, mais à rendre grâce à Dieu, qui se sert de la tribulation pour opérer le salut d'un grand nombre.

Bède. On peut encore voir dans cet hymne le cantique d'actions de grâce que rapporte saint Jean, et où le Sauveur élevant les yeux au ciel, priait pour lui, pour ses disciples, et pour tous ceux qui devaient croire en lui. (*Jn* 17)

Théophylacte. Jésus se retire sur une montagne, afin que ses ennemis le trouvant seul, pussent s'emparer de lui sans aucun tumulte. Car s'ils s'étaient saisi de lui au milieu de la ville, la multitude aurait pu s'agiter, et ses ennemis auraient trouvé dans cette agitation un juste motif de le mettre à mort, sous le prétexte qu'il cherchait à soulever le peuple.

Bède. Au sens mystique, c'est dans un dessein plein de sagesse que Notre-Seigneur conduit ses disciples sur la montagne des Oliviers, après les avoir nourris et fortifiés des saints mystères; il nous apprend ainsi qu'après avoir reçu les divins sacrements, nous devons nous élever à des vertus plus hautes, à des grâces plus sublimes de l'Esprit saint, vertus et grâces par lesquelles nos cœurs sont comme consacrés.

Saint Jérôme. Notre Seigneur Jésus Christ tombe au pouvoir de ses ennemis sur le mont des Oliviers, du haut duquel il monta au ciel, pour nous apprendre que nous aussi nous montons au ciel du milieu de nos veilles, de nos prières et de nos souffrances, lorsque nous les acceptons sans résistance.

Bède. Le Sauveur prédit à ses disciples l'épreuve qui les attend, afin que quand elle sera venue, ils ne désespèrent point de leur salut, mais qu'ils cherchent leur délivrance dans le repentir : «Et Jésus leur dit : Je vous serai à tous un sujet de scandale pendant cette nuit.»

Saint Jérôme. Tous succombent, mais tous ne restent pas sous le coup de cette chute. Est-ce que celui qui tombe ne se relèvera jamais ? dit le psalmiste. (*Ps* 40) Il est de la nature humaine de tomber, mais il est diabolique de ne point se relever.

CHAPITRE XIV

Théophylacte. Dieu permit cette chute dans ses apôtres, pour les guérir d'une confiance trop grande en eux-mêmes, et afin que cette prédiction ne parût point reposer sur une simple apparence, il l'appuie sur ce témoignage du prophète Zacharie : «Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées.»

Bède. Cette prophétie est conçue en d'autres termes dans Zacharie, et c'est le prophète lui-même qui dit à Dieu : «Frappez le pasteur, et les brebis seront dispersées» (Za 13,7).

Saint Jérôme. Le prophète demande la passion du Seigneur, le Père répond à ces prières : «Je frapperai le Pasteur,» le Fils est envoyé par son Père, et il est frappé, c'est-à-dire qu'il est incarné et souffre les douleurs de sa passion.

Théophylacte. Le Père dit : «Je frapperai le Pasteur,» parce qu'il l'abandonne aux coups de ses ennemis; il donne le nom du brebis à ses disciples à cause de leur innocence et de leur éloignement de toute malice. Le Sauveur se hâte d'ajouter des prédictions plus consolantes : «Mais après que je serai ressuscité, j'irai avant vous en Galilée.»

Saint Jérôme. Il leur promet donc avec certitude qu'il ressuscitera, pour ne point éteindre toute espérance dans leur cœur. «Or Pierre lui dit : Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez point pour moi.» Voici un oiseau sans ailes qui veut s'élever dans les airs, mais le corps appesantit l'âme, et donne à la crainte tout humaine de la mort une force qui triomphe de la crainte de Dieu.

Bède. La promesse de Pierre lui était inspirée par l'ardeur de la foi, et la prédiction du Seigneur, par la connaissance qu'il avait de l'avenir : «Et Jésus lui repartit : En vérité je vous le dis,» etc.

Saint Augustin. (*De l'accord des Evang.*, 3, 2.) Tous les Evangélistes rapportent la prédiction que le Sauveur fit à Pierre, qu'il le renierait avant que le coq chantât, mais le récit de saint Marc est plus circonstancié. Aussi quelques-uns, faute d'attention sérieuse, prétendent que saint Marc ne peut se concilier ici avec les autres Evangélistes; car, disent-ils, Pierre a renié trois fois son maître; et si ce triple renoncement a commencé après le premier chant du coq, le récit des trois Evangélistes n'est pas conforme à la vérité, puisqu'ils rapportent que le Seigneur a déclaré à Pierre, qu'avant que le coq chantât, il le renierait trois fois. Maintenant si les trois renoncements de saint Pierre ont eu lieu avant que le coq ait commencé à chanter, pourquoi notre Seigneur aurait-il dit, d'après saint Marc : «Avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renierez trois fois.» Nous répondons que le triple renoncement de saint Pierre ayant commencé avant le chant du coq, les trois Evangélistes ont considéré, non pas le moment où il devait être consommé, mais celui où il devait se produire et commencer, c'est-à-dire, avant le chant du coq, bien qu'on puisse dire que dans les dispositions intérieures de Pierre, ce triple renoncement eut lieu tout entier avant le chant du coq; saint Marc, au contraire, raconte plus en détail ce qui se passa entre chaque renoncement.

Théophylacte. Voici donc comme on peut l'entendre : Pierre nia une première fois, et le coq chanta; puis il nia une seconde et une troisième fois, et le coq chanta pour la seconde fois.

Saint Jérôme. Ce coq, messenger de la lumière, figure l'Esprit saint, dont la voix se fait entendre à nous par les prophètes et par les Apôtres, à l'occasion de ce triple renoncement, pour nous appeler à répandre des larmes amères sur nos chutes multipliées, sur nos pensées coupables à l'égard de Dieu, sur nos discours blessants pour le prochain et sur les fautes commises contre nous-mêmes.

Bède. Nous voyons ici la foi de Pierre et la vivacité de son amour pour son divin Maître : «Mais il insistait encore davantage : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais point.»

CHAPITRE XIV

Théophylacte. Les autres disciples firent preuve de la même ardeur, de la même intrépidité : «Et tous les autres en dirent autant.» Mais en cela ils contredisaient aussi la vérité que Jésus Christ venait de leur prédire.

Vv. 32-42.

La Glose. Après nous avoir raconté la prédiction du Seigneur sur le scandale dont il devait être l'occasion pour ses disciples, l'Evangéliste rapporte la prière qu'il fit, on le croit, pour ses disciples. Et tout d'abord il nous décrit le lieu qu'il choisit pour prier : «Ils allèrent ensuite en un lieu appelé Gethsémani.»

Bède. On voit encore aujourd'hui ce lieu de Gethsémani, où le Seigneur fit sa prière. Il est situé au pied du mont des Oliviers, et le mot Gethsémani signifie *vallée féconde* ou *vallée de l'abondance*. Notre Seigneur, en choisissant une montagne pour prier, nous enseigne à quelle sublimité de pensées et d'intentions nous devons nous élever dans la prière; et en priant dans

la vallée de la fécondité, il nous apprend à pratiquer toujours l'humilité dans nos prières et la fécondité de l'amour intérieur; car c'est en descendant lui-même dans la vallée de l'humilité et en suivant les inspirations de son extrême charité qu'il a souffert la mort pour nous.

Saint Jérôme. C'est aussi dans cette vallée d'abondance qu'il fut assailli par des taureaux chargés de graisse. (Ps 31) «Et il dit à ses disciples : Demeurez ici tandis que je prierai.» Il sépare de lui dans la prière ceux qui doivent en être séparés dans sa passion; il prie, et ils dorment accablés sous le poids de leur cœur.

Théophylacte. Notre Seigneur avait coutume de se retirer seul pour prier, et il nous apprend ainsi à chercher le silence et la solitude lorsque nous devons prier : «Et il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean.» Il prend seulement avec lui les trois disciples qui ont été témoins de sa gloire sur le Thabor, pour associer à ses tristesses ceux qu'il avait associés à sa gloire, et que ces tristesses mêmes

fussent pour eux une preuve de la vérité de son humanité : " Et il commença à se troubler et à être accablé d'ennui.» Par là même qu'il avait pris l'humanité tout entière, il en avait pris toutes les passions, la crainte, l'ennui, la tristesse, car les hommes ont un éloignement naturel pour la mort : «Et il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort.»

Bède. Tout Dieu qu'il est, il s'est revêtu de notre corps, il fait donc voir en lui la fragilité de la chair, pour détruire par ce seul fait l'impiété de ceux qui refusent de croire au sacrement de l'Incarnation. Dès lors, en effet, qu'il s'est uni à un corps semblable au nôtre, il a dû en



prendre toutes les propriétés, toutes les faiblesses naturelles, comme la faim, la soif, les angoisses, la tristesse; car pour la divinité elle ne peut éprouver la moindre altération de ces diverses impressions.

Théophylacte. Il en est qui entendent ces paroles dans ce sens : «Je m'attriste, non de la mort que je dois endurer, mais de ce que les Israélites, mes compatriotes, vont me crucifier, et seront par là même exclus du royaume de Dieu.»

Saint Jérôme. Il nous enseigne aussi la crainte et la tristesse dont nous devons être pénétrés en présence du jugement de la mort, car nous ne pouvons dire par nous-mêmes, mais par Jésus Christ seul : «Le prince de ce monde vient, et il n'a aucun droit sur moi.»

«Demeurez ici et veillez.» Le sommeil auquel il leur défend de se livrer n'est point le sommeil ordinaire dont il ne pouvait être question aux approches du combat, mais le sommeil de l'infidélité et de la langueur de l'esprit. Il s'éloigne un peu de ses disciples et se prosterne la face contre terre, pour faire paraître l'humiliation de son âme jusque dans la posture humiliée du corps : «Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna la face contre terre, priant que s'il était possible, cette heure s'éloignât de lui,» etc.

Saint Augustin. (*De l'acc. des Evang.*, 3,4) Il ne dit pas à Dieu : Si vous pouvez le faire, mais : «Si cela peut se faire.» Car la volonté de Dieu est la mesure de son pouvoir. Ces paroles : «Si cela est possible,» reviennent donc à celles-ci : «Si vous le voulez.» Et afin qu'on ne puisse soupçonner qu'il porte ici atteinte à la puissance de son Père, il nous explique aussitôt quel sens il faut donner aux paroles qui précèdent : «Et il dit : Mon Père, tout vous est possible,» preuve évidente qu'il est question, non de l'impuissance du Père, mais de sa volonté dans ces paroles : «Si cela est possible.» Suivant saint Marc, notre Seigneur joint au nom de père le mot *abba*, qui signifie en hébreu *Père*. Peut-être a-t-il fait usage de ces deux mots dans une intention mystérieuse, et pour nous apprendre qu'il se livrait à cette tristesse, comme représentant de son corps mystique, qui est l'Eglise, dont il est devenu comme la pierre angulaire qui réunit les deux peuples; les hébreux, au nom desquels il prononce le mot *abba*, et les gentils qui disent à Dieu : «Père.»

Bède. Il demande à Dieu que ce calice s'éloigne de lui, prouvant ainsi qu'il était véritablement homme : «Déterminez de moi ce calice.» Mais se rappelant aussitôt le but de sa mission, il veut accomplir l'œuvre pour laquelle il a été envoyé, et il s'écrie : «Néanmoins que votre volonté s'accomplisse et non la mienne.» Si la mort peut être détruite sans que la nature humaine reçoive en moi le coup de la mort, que ce calice s'éloigne; mais comme ce triomphe ne peut être obtenu que par ma mort, qu'il soit fait comme vous le voulez et non comme je veux. Il en est beaucoup qui s'attristent aux approches de la mort; qu'ils aient une grande droiture de cœur, qu'ils évitent la mort dans la mesure du possible; mais s'ils ne peuvent l'éviter, qu'ils répètent les paroles que Notre Seigneur n'a prononcées que pour nous.

Saint Jérôme. Le Sauveur nous y enseigne encore à être obéissants à nos parents jusqu'à la fin de notre vie, et à préférer leur volonté à la nôtre, «Et il vint, et il les trouva endormis.» Leur âme est endormie comme leur corps. Cependant le Seigneur qui revient les trouver après sa prière et les trouve tous endormis, n'adresse de reproche qu'à Pierre : «Et il dit à Pierre : Simon, vous dormez; vous n'avez pu veiller une heure avec moi ?» C'est-à-dire : " Vous qui n'avez pu veiller une heure avec moi, comment pouvez-vous mépriser la mort, vous qui avez promis de mourir avec moi ? » Veillez et priez, afin que vous n'entriez point dans la tentation de me renier.

Bède. Il ne leur dit pas : Priez, afin de ne pas être tentés, mais priez, afin de ne pas entrer en tentation, c'est-à-dire, de ne point succomber à la tentation.

Saint Jérôme. Or celui qui entre en tentation est celui qui néglige de prier.

«L'esprit est prompt, et la chair est faible.»

Théophylacte. C'est-à-dire votre esprit rejette avec ardeur la pensée de me renier, et voilà pourquoi vous faites cette promesse; mais votre chair est si faible, que si Dieu, que vous priez, ne la fortifie, vous succomberez à la tentation.

Bède. Le Sauveur réprime ici la présomption téméraire de ceux qui s'imaginent pouvoir tout ce qui leur vient à l'esprit; plus, au contraire, l'ardeur de notre âme nous donne de confiance, plus la fragilité de la chair doit nous inspirer de crainte. Tout ce passage est directement opposé à l'erreur de ceux qui ne veulent reconnaître dans le Sauveur qu'une opération et qu'une volonté; car il établit clairement l'existence des deux volontés, de la volonté humaine qui refuse de souffrir à cause de la faiblesse de la chair, et de la volonté divine, qui marche avec ardeur au delà des souffrances.

«Et il s'en alla pour la seconde fois,» et fit sa prière dans les mêmes termes.

Théophylacte. Cette seconde prière prouve qu'il était véritablement homme. «Et étant retourné vers eux, il les trouva endormis.» Cependant il leur adresse de vifs reproches; «Car leurs yeux étaient appesantis par le sommeil, et ils ne savaient que lui répondre.» Devant ce spectacle de la faiblesse humaine, apprenons à ne pas promettre des choses qui nous sont impossibles, lorsque nous sommes appesantis par le sommeil. Il retourne une troisième fois pour faire la même prière. «Il revint enfin la troisième fois, et il leur dit : Dormez maintenant et reposez-vous.» Il ne s'émeut pas contre eux qui après les premiers reproches ont aggravé leur faute, mais il leur dit avec une espèce d'ironie : «Dormez maintenant et reposez-vous,» parce qu'il savait que le traître disciple approchait. Ce qu'il ajoute, prouve évidemment le dessein ironique de ses paroles : «C'en est assez, l'heure est venue, voici que le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs.» Il leur reproche ironiquement leur sommeil, et semble leur dire : C'est bien maintenant le temps de dormir au moment où l'ennemi s'approche. «Levez-vous, continue-t-il, marchons, celui qui doit me trahir n'est pas loin.» Ce n'est pas pour leur faire prendre la fuite qu'il leur tient ce langage, mais pour les entraîner avec lui au-devant de ses ennemis.

Saint Augustin. (*de l'accord des Evang.*, 3,4) Ou bien encore, comme il avait dit : " Dormez maintenant et reposez-vous, » il ajoute : «C'en est assez,» et puis il continue : «L'heure est venue, voici que le Fils de l'homme va être livré.» Il faut donc admettre qu'après ces paroles : «Dormez et reposez-vous,» le Seigneur garda quelque temps le silence pour donner aux Apôtres le temps de dormir, et qu'il leur dit ensuite : «L'heure est venue,» après ces autres paroles : «C'est assez,» sous-entendez, dormir.

Saint Jérôme. Le sommeil auquel les disciples se laissent aller par trois fois, nous représente les trois morts ressuscités par notre Seigneur, le premier dans sa maison; le second, lorsqu'on le conduisait au tombeau; le troisième dans le tombeau même.

Vv. 43-52.

Bède. Après avoir prié une troisième fois, afin d'obtenir pour ses Apôtres, avec la grâce du repentir d'être délivrés de la crainte qui les dominait, notre Seigneur, calme et tranquille sur les souffrances qui l'attendent, marche au-devant de ses persécuteurs, dont l'Evangéliste décrit l'arrivée en ces termes : «Il parlait encore, que Judas Iscariote, l'un des douze,» etc.

Théophylacte. L'Evangéliste relève à dessein cette circonstance pour faire ressortir l'énormité du crime de ce traître qui, faisant partie du premier collège des disciples, s'emporta contre son divin Maître à cet excès de fureur. «Et avec lui une grande troupe de gens armés d'épées et de bâtons, qui avaient été envoyés par les princes des prêtres, par les scribes et les anciens.»

Saint Jérôme. Celui qui désespère du secours de Dieu, cherche à s'appuyer sur la puissance du monde.



Bède. Cependant Judas conserve encore quelque respect du disciple pour son Maître, il ne le livre pas ouvertement, il donne un baiser pour signe à ses ennemis. «Or, le traître leur avait donné ce signal et leur avait dit : Celui que je baiseraï,» etc.

Théophylacte. Voyez jusqu'où va sa folie; il croit pouvoir tromper Jésus par ce baiser et se faire passer pour son ami. Mais si vous êtes son ami, Judas, pourquoi vous joindre à ses ennemis ? Disons-le , tout cœur livré au mal est sans prévoyance.

«Et étant arrivé, il le baisa,» etc.

Saint Jérôme. Judas donne pour signal un baiser empoisonné par la perfidie, à l'exemple de Gain qui offrit à Dieu un sacrifice hypocrite et réprouvé de Dieu.

Bède. C'est avec une âme pleine d'envie et la hardiesse d'un scélérat qu'il appelle Jésus son Maître, et donne un baiser à celui qu'il trahit. Notre Seigneur reçut cependant ce baiser du traître, non pour nous enseigner la dissimulation, mais pour ne point paraître fuir devant la trahison, et accomplir en même temps ces paroles du Psalmiste : «J'étais pacifique avec ceux qui baissaient la paix.» (*Ps 119,6*)

«Les autres mirent la main sur Jésus.»

Saint Jérôme. Joseph est vendu par ses frères, et le fer a transpercé son âme.

«Un de ceux qui étaient présents, tirant son épée,» etc.

Bède. C'est Pierre, comme le rapporte saint Jean; il se laisse entraîner ici à son ardeur habituelle; il savait comment Phinéas, pour avoir châtié des sacrilèges, avait reçu, comme récompense de cette juste vengeance, la dignité du sacerdoce qui devait se perpétuer dans sa famille.

CHAPITRE XIV

Théophylacte. Marc tait le nom de Pierre, pour ne point paraître louer son maître d'avoir déployé cette ardeur pour Jésus Christ. Par cette action, Pierre condamne indirectement la désobéissance et l'incrédulité des Juifs, et leur mépris pour les Ecritures; car s'ils avaient eu les oreilles ouvertes et dociles aux enseignements de l'Ecriture, ils n'auraient point crucifié le Seigneur de la gloire. Pierre coupe l'oreille du serviteur du grand-prêtre, car les princes des prêtres étaient les premiers à transgresser les Ecritures, comme s'ils ne les avaient jamais entendues.

«Et Jésus leur dit : Vous êtes venus pour me prendre, armés d'épées et de bâtons, comme si j'étais un voleur.»

Bède. Paroles qui reviennent à ceci : C'est une folie de venir attaquer avec des épées et des bâtons celui qui se livre volontairement entre vos mains, et sous la conduite d'un traître, de poursuivre dans la nuit, comme s'il se dérobaît à vos recherches, celui qui enseignait tous les jours dans le temple.

Théophylacte. Jésus leur donne ici une preuve de sa divinité; lorsqu'il enseignait dans le temple, ils n'ont pu s'emparer de lui, bien qu'il fût entre leurs mains, parce que le temps de sa passion n'était pas encore arrivé. Mais lorsque telle fut sa volonté, il se livra lui-même pour accomplir cette prédiction de l'Ecriture : «Il a été conduit comme un agneau à la boucherie» (*Is 53*), sans pousser aucun cri, aucune plainte, comme un homme qui souffre par son propre choix.

«Alors ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous.»

Bède. Nous voyons ici s'accomplir la prédiction de notre Seigneur, que tous ses disciples seraient scandalisés à son sujet pendant cette nuit. «Or, il y avait un jeune homme qui le suivait, revêtu seulement d'un linceul, et qui n'avait d'autre vêtement que ce linceul. Ils se saisirent de lui; mais lui, laissant aller son linceul, s'enfuit tout nu de leurs mains.» Il s'enfuit loin de ceux dont il abhorre la présence et les œuvres, mais non loin du Seigneur, dont tout absent qu'il était, il conserva l'amour profondément gravé dans son âme.

Saint Jérôme. A l'exemple de Joseph qui s'échappa des mains d'une femme impudique (*Gn 39*), en lui abandonnant son manteau, celui qui veut se dérober aux mains des méchants, doit renoncer intérieurement à toutes les choses du mondé, et fuir à la suite de Jésus.

Théophylacte. Il est vraisemblable que ce jeune homme faisait partie de la maison où ils avaient mangé la pâque. Quelques-uns prétendent que c'était Jacques, frère du Seigneur, surnommé le *juste*, et qui, après l'ascension de Jésus Christ, fut établi par les apôtres évêque de Jérusalem.

Saint Grégoire le Grand. (*Moral.*, 14,23) Ou bien ce jeune homme était saint Jean, qui revint en effet au pied de la croix pour y entendre les paroles du Sauveur, mais qui s'était d'abord enfui dans un premier mouvement de crainte.

Bède. En effet, il était jeune alors, comme le prouve la longue vie qu'il vécut sur la terre, après la mort de Jésus. On peut donc très-bien supposer qu'il s'échappa pour un moment des mains de ceux qui le tenaient, et qu'il revint ensuite après avoir repris son vêtement, et qu'à la lumière douteuse de la nuit, il se mêla à la troupe de ceux qui emmenaient notre Seigneur, comme s'il en eût fait partie lui-même jusqu'à ce qu'on fût arrivé dans la cour du grand-prêtre, comme il le raconte lui-même dans son Evangile. Pierre, qui lave dans les larmes de la pénitence la faute de son renoncement, enseigne à ceux qui ont faibli dans l'épreuve du martyre, comment ils doivent se relever; ainsi les autres disciples qui s'enfuirent au moment de l'arrestation de leur divin Maître, apprennent à ceux qui ne se sentent pas assez forts pour affronter les supplices, à chercher prudemment leur salut dans la fuite.

Vv. 53-60.

La Glose. L'Evangeliste vient de nous rapporter comment Jésus fut arrêté par les serviteurs des princes des prêtres, il va maintenant nous raconter sa condamnation à mort dans la maison du grand-prêtre. «Et ils amenèrent Jésus au grand-prêtre.»

Bèbe. Ce grand-prêtre était Caïphe qui, au témoignage de l'Evangeliste saint Jean, était grand-prêtre pour cette année, fait confirmé par l'historien Josèphe, qui atteste qu'il avait acheté le pontificat à prix d'argent du gouverneur romain.

«Où s'assemblèrent tous les princes des prêtres, les scribes et les anciens.»

Saint Jérôme. C'est alors qu'eut vraiment lieu cette assemblée de taureaux au milieu des vaches des peuples. (*Ps* 68) «Pierre le suivit de loin.» C'est qu'en effet la crainte éloigne, tandis que la charité entraîne.

Bède. L'Evangeliste fait remarquer avec raison que Pierre suivait le Sauveur de loin, lui qui allait bientôt le renier, car jamais il n'en serait venu à cette extrémité, s'il s'était toujours tenu près de son divin Maître.

«S'étant assis auprès du feu avec les serviteurs, il se chauffait.»

Saint Jérôme. Il se chauffe avec les gens du grand-prêtre au foyer allumé dans la cour. Cette cour du grand-prêtre, c'est le monde que l'on peut comparer à un cercle; les serviteurs sont les démons, dans la compagnie desquels il est impossible de pleurer ses péchés; le feu, ce sont les désirs de la chair.

Bède. Il y a un autre feu, celui de la charité dont Jésus a dit : «Je suis venu apporter le feu sur la terre» (*Lc* 12), et qui en descendant sur les fidèles, leur a enseigné à louer Dieu dans les langues si variées qu'ils parlaient. Il y a aussi le feu de la cupidité, dont le prophète a dit : «Ils sont tous adultères, leur cœur est semblable à un four où on a porté la flamme.» (*Osée*, 7) Ce feu que le souffle du malin esprit avait allumé dans la cour de Caïphe, excitait la langue de ces hommes perfides à nier et à blasphémer le Seigneur. Ce feu allumé dans la cour, au milieu du froid de la nuit, était la figure de ce que cette assemblée perverse accomplissait dans l'intérieur de la maison, l'iniquité abondait, la charité d'un grand nombre se refroidissait. (*Mt* 24) Saisi pour un moment par le froid, Pierre cherchait à se chauffer au foyer des serviteurs du grand-prêtre, c'est-à-dire qu'il cherchait un soulagement purement extérieur dans la société des méchants.

«Cependant les princes des prêtres, et tout le conseil cherchait des dépositions,» etc.

Théophylacte. La loi ordonnait qu'il n'y eût jamais qu'un seul grand-prêtre, et il y en avait alors plusieurs, et chaque année le proconsul romain en nommait un nouveau pour remplacer le précédent. Ils ont recours à un simulacre de justice qui devient pour eux le titre même de leur condamnation, et ils cherchent des témoignages qui donnent à la condamnation et à la mort de Jésus une apparence de justice.

Saint Jérôme. Mais l'iniquité s'est menti à elle-même (*Ps* 26), comme cette princesse qui accusa Joseph (*Gn* 20), comme les prêtres qui déposèrent contre Suzanne. (*Dn* 13) Or le feu, faute d'être alimenté, s'éteint, «Et ils n'en trouvaient point, continue l'Evangeliste, car plusieurs déposaient faussement contre lui,» etc.; en effet, ce qui manque d'uniformité, manque par la même de certitude. «Quelques-uns se levèrent et portèrent contre lui un faux témoignage en ces termes.» C'est la coutume des hérétiques de tirer l'ombre de la vérité elle-même. Jésus n'a pointait ce qu'ils lui attribuent, mais il a dit quelque chose d'approchant en parlant du temple de son corps qu'il devait ressusciter deux jours après sa mort.

CHAPITRE XIV

Théophylacte. En effet, le Seigneur n'avait pas dit : Je le détruirai, mais : «Détruisez-le;» il n'a point parlé du temple fait de main d'homme, il a dit simplement : «Détruisez ce temple.»

Saint Jérôme. En ajoutant : «Je le ressusciterai,» c'était désigner un être vivant, un temple animé. Or, on est faux témoin quand on rapporte les choses dans un sens différent de celui où elles ont été dites.

Vv. 61-65.

Bède. Plus Jésus se tait devant ces faux témoins et devant ces prêtres qui ne méritent pas qu'il leur réponde, et plus le grand-prêtre dominé par la fureur, le presse de répondre afin de trouver à tout prix dans ses paroles un sujet d'accusation. «Alors le grand-prêtre se levant au milieu de rassemblée,» etc. Ce prince des prêtres, dont l'impatience égale la colère, irrité de ne trouver aucun chef d'accusation, se lève de son siège pour faire éclater par les mouvements de son corps la rage de son cœur.

Saint Jérôme. Mais le Dieu Sauveur qui a sauvé le monde et si puissamment secouru le genre humain par sa bonté, se laisse conduire sans dire un mot, comme une brebis que l'on conduit à la boucherie (*Is* 53, 7; *Ac* 8, 22). «Il se tient en silence et ne dit pas le bien qu'il pouvait répondre.» (*Ps* 37,3) «Mais Jésus se taisait et ne répondait rien.» Le silence de Jésus expie la défense, c'est-à-dire l'excuse coupable d'Adam.

Théophylacte. Il se taisait, parce qu'il savait bien qu'ils ne tiendraient aucun compte de ses paroles; c'est l'observation qu'il leur fait d'après le récit de saint Luc : «Si je vous le dis, vous ne me croirez point.» — «Le grand-prêtre l'interrogea de nouveau et lui dit : Etes-vous le Christ, le Fils du Dieu béni ?» Le grand-prêtre lui fait cette question, non pour s'instruire et croire, mais pour saisir dans la réponse du Sauveur matière à condamnation. Il lui demande : «Etes-vous le Christ, le Fils du Dieu béni ?» Il y avait beaucoup de christes, c'est-à-dire de personnes qui avaient reçu l'onction, comme les rois et les grands-prêtres, mais aucun d'eux n'était appelé : «Le Fils du Dieu béni,» du Dieu loué à jamais.

Saint Jérôme. Ils attendaient pour un avenir éloigné celui qu'ils ne voyaient point si près d'eux; de même qu'Isaac, dont les yeux obscurcis ne reconnaissaient point Jacob, que ses mains touchaient (*Gn* 27,23), tout en lui annonçant pour l'avenir de magnifiques destinées : «Jésus lui répondit : Je le suis,» afin de leur ôter toute excuse.

Théophylacte. Il savait très-bien qu'ils ne croiraient pas en lui; cependant il répond pour ne point leur donner lieu de dire : «S'il nous avait parlé, nous aurions cru en lui.» Or ce qui les condamne ouvertement, c'est qu'ils l'ont entendu et qu'ils n'ont pas cru en lui.

Saint Augustin. (*De l'acc. des Evang.*, 3, 6-7.) Suivant saint Matthieu, Jésus ne répondit point : Je le suis, mais : «Vous l'avez dit.» Saint Marc, en adoptant la première version : «Je le suis,» fait voir qu'elle a le même sens que cette autre : «Vous l'avez dit.»

«Et vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la Majesté divine, et venant sur les nuées du ciel.»

Théophylacte. C'est-à-dire, vous me verrez comme le Fils de l'homme assis à la droite du Père, car ici la puissance signifie le Père. Or le Fils de l'homme ne viendra point sans son corps, mais il apparaîtra au jour du jugement tel qu'il est apparu à ceux qui l'ont crucifié. Si donc, qui que vous soyez, païen, juif ou hérétique, le mépris, l'infirmité et la croix vous paraissent outrageantes pour le Sauveur, rappelez-vous que c'est par là que le Fils de l'homme s'est élevé jusqu'à la droite du Père, et qu'il redescendra dans sa Majesté sur les nuées du ciel.

Saint Jérôme. Le grand-prêtre lui demande s'il est le Fils de Dieu; Jésus répond qu'il est le Fils de l'homme, pour nous faire comprendre que le Fils de Dieu et le Fils de l'homme sont une seule et même personne, et afin que nous ne soyons pas tentés de faire de la Trinité une quaternité, mais que nous admettions que l'homme est en Dieu et Dieu en l'homme, Jésus

CHAPITRE XIV

dit : «Assis à la droite de la puissance,» c'est-à-dire, régnant au sein d'une vie éternelle et d'une puissance toute divine : «Et venant sur les nuées au ciel» il est monté au ciel sur une nuée, il en redescendra sur une nuée, c'est-à-dire, qu'il est monté au ciel revêtu de ce corps qu'il avait pris dans le sein de la Vierge, et qu'il viendra juger le monde avec l'Eglise, qui est son corps, sa plénitude, et qui est si variée dans ses membres.

Saint Léon. (*serm. 6 sur la Pass.*) Caïphe, pour faire éclater l'envie que lui inspirent les paroles qu'il vient d'entendre, déchire ses vêtements, et sans savoir ce que signifie cet acte de folie, il se dépouille de l'honneur du sacerdoce, oubliant ce précepte de la loi au grand-prêtre : «Il



n'ôtera point la tiare de son front et il ne déchirera point ses vêtements.»(Lv 21,10) «Aussitôt le grand-prêtre, déchirant ses vêtements, leur dit : Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu le blasphème,» etc.

Théophylacte. Le grand-prêtre se conforme ici à l'usage des Juifs qui déchiraient leurs vêtements dans toutes les afflictions et les malheurs qui venaient fondre sur eux. C'est donc pour faire ressortir l'énormité du blasphème qu'il attribue à Jésus Christ que le grand-prêtre déchire ses vêtements.

Bède. Mais c'est par l'effet d'un dessein mystérieux et plus profond que dans la passion du Seigneur, ce grand-prêtre des Juifs déchire ses vêtements, c'est-à-dire l'Ephod (*Jg 7,5; Ex 25,7; 1 R 2,28*), tandis que la tunique du Seigneur ne put être partagée par les soldats mêmes qui le crucifièrent. C'était une figure que le sacerdoce des Juifs allait être détruit en punition des crimes des prêtres eux-mêmes, tandis que l'Eglise, souvent appelée la robe du Sauveur, résisterait à tous les efforts que l'on ferait pour la déchirer.

Théophylacte. La raison pour laquelle le sacerdoce des Juifs fut retranché et détruit, c'est la condamnation à mort de Jésus Christ : «Ils le jugèrent tous digne de mort,» dit l'Evangéliste.

Saint Jérôme. Ils le condamnent à mort comme un criminel, afin que par cette condamnation il pût expier nos propres crimes, «Alors quelques-uns commencèrent par lui cracher au visage.» Par ces crachats qui couvrent sa face adorable, il lave la face intérieure de notre âme; le voile qu'ils jettent sur son visage fait disparaître le voile qui couvrait nos cœurs; les soufflets qu'ils déchargent sur sa tête, guérissent la tête du genre humain, c'est-à-dire Adam; les soufflets que leurs mains appliquent sur ses joues, nous méritent de pouvoir le louer des mains et des lèvres, selon la prédiction du Roi-prophète : «Nations, frappez toutes des mains.»(Ps 46)

Bède. En lui disant : «Prophétise qui t'a frappé;»ils veulent outrager en lui la qualité de prophète qu'il s'est donnée aux yeux du peuple.

Saint Augustin. (*De l'acc. des Evang.*, 3, 6.) Or, notre Seigneur a souffert tous ces outrages jusqu'au matin dans la maison du grand-prêtre où il fut conduit tout d'abord.

Vv. 66-72.

Saint Augustin. (*De l'acc. des Evang.*, 3, 6.) Tous les Evangélistes ne racontent pas dans le même ordre la tentation et la chute de Pierre qui eut lieu pendant que Jésus était en butte à ces indignes outrages. Saint Luc la place en tête du récit des outrages faits au Sauveur; saint Jean commence par la chute de Pierre, entre dans le détail de quelques-uns de ces outrages, ajoute que Jésus fut ensuite envoyé au grand-prêtre Caïphe, puis il récapitule pour l'expliquer, la tentation et le renoncement de Pierre. Saint Matthieu et saint Marc racontent d'abord la scène des outrages et puis ensuite la chute de Pierre: «Pendant que Pierre était au bas, dans la cour, une des servantes du grand-prêtre,» etc.



Bède. Mais pourquoi Pierre est-il tout d'abord aperçu et découvert par une femme, alors qu'il y avait là un grand nombre d'hommes qui auraient dû bien plutôt le reconnaître ? C'était pour montrer la part que prenait à la mort du Seigneur ce sexe qui devait aussi être racheté par sa passion.

«Mais il le nia en disant : Je ne le connais point et je ne sais point ce que vous dites,» etc.

Saint Jérôme. Pierre, avant d'avoir reçu l'Esprit saint, faillit à la voix d'une servante, mais après l'avoir reçu, il résiste courageusement aux rois et aux princes.

Théophylacte. C'est par un dessein providentiel que Dieu permit cette chute, afin que Pierre ne fût point tenté de s'enorgueillir, et aussi pour lui inspirer une grande compassion pour les pécheurs, instruit qu'il était par lui-même de la faiblesse humaine.

«Et comme il sortait dehors, dans le vestibule, le coq chanta,» etc.

Bède. Les autres Evangélistes passent sous silence ce premier chant du coq, mais sans contester ce fait; c'est ainsi qu'il est un grand nombre de faits omis par les uns et racontés par les autres.

«Et lorsqu'elle l'eut aperçu de nouveau,» etc.

Saint Augustin. (*De l'acc. des Evang.*, 3,6) Cette servante n'est pas la même, mais elle est différente de la première, comme le dit expressément saint Matthieu. On peut aussi admettre qu'avant le second renoncement, Pierre fut interpellé par deux personnes, par la servante dont parlent saint Matthieu et saint Marc, et par une autre dont parle saint Luc : «Mais il le nia pour la seconde fois.» Pierre était revenu dans la cour, comme le raconte saint Jean, près du foyer où il allait renoncer son maître pour la seconde fois. Or la servante faisait cette remarque, non pas à lui, mais à ceux qui étaient restés pendant qu'il sortait, de manière cependant à être entendue de Pierre, qui revient alors près du foyer et dément leurs assertions en reniant de nouveau le Sauveur. En effet, en comparant entre eux le récit de tous les Evangélistes, on arrive à cette conclusion certaine, que ce n'est pas devant la porte que Pierre renia Jésus pour la seconde fois, mais dans l'intérieur de la cour et près du foyer. Saint Matthieu et saint Marc, qui rapportent que Pierre sortit dehors, ont passé sous silence, pour abrégé, qu'il était rentré dans l'intérieur de la cour.

Bède. Le renoncement de Pierre nous apprend qu'on ne renie pas seulement Jésus Christ, en soutenant qu'il n'est pas le Christ, mais en niant qu'on soit chrétien, lorsqu'on l'est en réalité. En effet, Notre-Seigneur ne dit pas à Pierre : Vous nierez que vous soyez mon disciple, mais vous me renierez. Il a donc renié Jésus Christ, lorsqu'il a nié qu'il fût son disciple : «Et peu de temps après, ceux qui étaient présents dirent encore à Pierre : Assurément, vous êtes de ces gens-là, car vous êtes Galiléen;» etc. Ce n'est pas que la langue que l'on parlait en Galilée, fût différente de celle que l'on parlait à Jérusalem, puisque de part et d'autre c'était la langue hébraïque; mais chaque province, chaque contrée avait son dialecte, ses locutions et son accent particulier dont on ne peut jamais se dépouiller.

Théophylacte. Pierre saisi, épouvanté de frayeur, oublie les paroles du Seigneur : «Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père,» renie son divin Maître : «Il se mit alors à dire avec imprécation et avec serment,» etc.

Bède. Que la société des méchants est funeste ! Pierre, au milieu de ces gens sans foi, nie qu'il connaisse comme homme celui qu'il avait hautement reconnu comme Dieu au milieu des disciples. L'Ecriture sainte détermine souvent le mérite des différentes actions par le temps où elles se sont accomplies. Ainsi Pierre, qui renia le Seigneur au milieu de la nuit, se repentit au chant du coq : «Et aussitôt le coq chanta,» etc.

Théophylacte. Les larmes de Pierre renouèrent les liens qui l'attachaient au Sauveur. Cet exemple condamne et confond les novatiens, qui prétendent que celui qui pêche après avoir reçu le baptême ne peut être admis à l'espérance du pardon. Voici Pierre qui avait reçu le corps et le sang de Jésus Christ, et à qui cependant la grâce du repentir est accordée. Les faiblesses des saints ont été écrites pour nous apprendre que si nous venons à tomber par défaut de vigilance, nous devons nous rappeler leur exemple, et mettre toute notre espérance dans la miséricorde de Dieu.

Saint Jérôme. Dans le sens allégorique, la première servante, c'est l'état d'une âme qui chancelle; la seconde, c'est le consentement; la troisième personne, c'est l'acte même du crime. C'est ce triple renoncement que le souvenir des paroles de Jésus lave dans les larmes de la pénitence. Le coq nous fait entendre sa voix, lorsqu'un prédicateur excite nos cœurs à la componction et au repentir. Nous commençons à pleurer, lorsqu'une étincelle de la parole vient embraser notre cœur, et nous sortons dehors, lorsque nous rejetons hors de notre âme toutes nos anciennes habitudes.